



Qui aime bien, châtie bien !

ou les méfaits de la violence éducative ordinaire (1)

Rev Med Suisse 2010; 6: 589-91

C. Gauthier

Dr Cornelia Gauthier
Médecine générale FMH
Médecine psychosomatique ASMPP
Chemin de Bédex 16B
1226 Thônex
corgauthier@bluewin.ch
www.formation-emotions.ch

Deux enfants meurent chaque jour en France et des dizaines sont blessés par les coups donnés par des adultes sous prétexte d'éducation. La situation n'est certainement pas meilleure dans les autres pays du monde. L'OMS, l'ONU, l'UNICEF, le Conseil de l'Europe ont pris parti pour prôner l'abolition des punitions corporelles. Et pourtant...

Lorsque nous apprenons pareilles nouvelles, nous sommes horrifiés, mais également désespérés, car nous ne savons que faire pour aider ces enfants, martyrs de leurs familles. Puis, nous passons à autre chose. Heureusement, pensons-nous, ces situations sont rares. Et si ces cas sporadiques ne représentaient que la pointe de l'iceberg ?

La plupart d'entre nous avons reçu des coups de la part de nos parents, parfois de nos enseignants ou d'autres membres de notre entourage. Ainsi, nous avons tendance à considérer que cette méthode éducative est tout à fait *nor-*

male, donc, *ordinaire*. La violence n'est pas un phénomène marginal. Elle fait partie intégrante de l'éducation que nous avons reçue et de celle que nous continuons à donner à nos enfants.

Depuis la nuit des temps, ces maltraitances se reproduisent quotidiennement. Ce n'est qu'en 1789, au moment de la Révolution française, qu'ont été édictés les *Droits de l'homme*. Mais les enfants n'auraient-ils pas été considérés comme des humains à part entière puisque malgré cette déclaration officielle, les punitions corporelles sévissent encore de nos jours ?

Ce n'est qu'en 1989 que les Nations Unies ont adopté la Convention de *Droits de l'enfant*. Depuis lors, les mentalités ont un peu évolué. En effet, 22 pays européens ont décrété que toute forme de violence physique, si petite soit-elle, tombe sous le coup de la loi et que la fessée, la gifle et la tape font partie de la même maltraitance et sont condamnables.

Mais, dans les familles, les choses bougent plus lentement puisque les enquêtes faites¹ sur le sujet, ces dernières années, ont montré qu'entre 80% et 90% des enfants subissent encore des coups dans un but éducatif. Selon la Sofres, en 1999, seuls 16% des parents disaient ne pas utiliser les punitions corporelles. Quant au Cameroun où sévit la bastonnade, seuls 1% des enfants disent y échapper.

Les parents pensent que leurs enfants leur appartiennent et ils n'acceptent pas que d'autres leur dictent la manière de les éduquer. «Une bonne fessée n'a jamais fait de mal à personne» disent-ils, à quoi leurs enfants, devenus adultes rétorquent: «Mes parents étaient sévères, mais justes». Avec ces phrases types, ils ont tout dit. Lorsque l'adulte a perdu l'empathie pour le petit enfant qu'il était et qu'il banalise les violences qu'il a subies, il rejoint la partie adverse, prêt à reproduire lui-même ces violences sur sa progéniture.

MAIS REVENONS À L'ÊTRE HUMAIN

De tous les mammifères, le bébé humain est le plus *prématuré* au moment de sa naissance et il est doté de moins de comportements innés que ces derniers. Comme le dit si justement Olivier Maurel: «parmi ces comportements innés de l'enfant, aucun ne le prépare à être agressé par des êtres qui constituent précisément sa base de sécurité. La rupture du lien de confiance, indispensable avec ses parents, représente pour lui un véritable cataclysme».²

Les enfants reçoivent des coups très tôt dans leur vie. Cela peut commencer au berceau, lorsque les parents, excédés par les pleurs incessants des bébés, les frappent ou les secouent. En France, le décès des nourrissons, consécutif à des sévices, est la deuxième cause de mortalité infantile, passée la première semaine de vie. Parfois, ces accès de violence calment effectivement les pleurs des petits et ces résultats *efficaces* sur le moment confortent les parents de l'utilité des corrections corporelles. «Il n'y a que cela qu'il comprend» entend-on parfois. Puis, la violence continue par des tapes sur les mains lorsqu'un enfant met des objets à la bouche (son moyen de découverte) où lorsqu'il jette des objets par terre (une forme de jeu). Les occasions de le taper se multiplient lorsqu'il se met à marcher, lorsqu'il rechigne à ce qu'on l'habille ou, encore, lorsqu'il doit apprendre prématurément la propreté.

QU'EST-CE QUE LA VIOLENCE ?

Le dictionnaire nous dit: «action brutale, physique ou morale envers quelqu'un». Dans le contact relationnel, nous avons souvent l'habitude de distinguer la violence physique de la violence verbale, mais celle-ci peut être tout aussi terrifiante dans des situations de danger potentiel comme la menace par exemple. Quelle qu'en soit la forme, la violence re-

1 Maurel, 2009; p. 43-5.

2 Maurel, 2009; p.105.



présente une situation abusive, un dépassement de limites.

La violence éducative ordinaire a deux composantes :

- l'abus physique, appelé aussi maltraitance;
- l'abus émotionnel.

L'abus physique est celui qui est mis en cause dans les études faites sur la violence. Il représente toutes les formes de coups et autres sévices. Donner un coup relève d'une action physique imprégnée d'une forte dose d'énergie négative dirigée contre la victime. Le geste a lieu en deux temps : une prise d'élan pour donner plus de force au membre qui frappe et le coup lui-même. Le coup est ainsi accompagné d'une intentionnalité de faire mal. Malheureusement, le prétexte éducatif à l'usage de la violence ne représente la plupart du temps que le défouloir de ses propres tensions, de l'adulte sur l'enfant. Pour l'enfant, les coups signifient menace de rejet et d'abandon. Pour éviter cela, il s'identifie à l'agresseur, accepte sa façon de penser (on a raison de le battre) et perd la compassion pour lui-même. Pour ne plus voir le mal où il se trouve, l'enfant est obligé de développer le mécanisme du *déni*. La violence physique est un abus ravageur qui laisse des traces indélébiles, notamment au niveau de ce que l'on appelle la *mémoire du corps*.

L'abus émotionnel est plus complexe, car plus difficile à identifier. Il peut être perpétré seul, mais il fait toujours partie intégrante des abus physiques et sexuels. A l'instar des deux faces d'une même pièce, il représente autant l'excès que l'insuffisance. C'est dans cette catégorie que l'on retrouve la notion d'*abus par négligence*. C'est aussi cette forme d'abus qui est responsable de faire vivre aux témoins ce que l'on appelle *l'abus par procuration*. C'est le cas à chaque fois qu'un tiers assiste à un abus (physique, sexuel ou émotionnel) exercé contre autrui. L'atteinte relevant de l'abus par procuration touche autant le témoin que la victime elle-même dans la mesure où il se sent impuissant à intervenir et s'en trouve culpabilisé.

LE DÉVELOPPEMENT DE L'ENFANT ET LA SURSTIMULATION DOULOUREUSE

Grâce à sa *prématurité*, la dépendance totale du bébé humain va lui permettre l'établissement de liens relationnels tout d'abord avec sa mère, ensuite avec son entourage, ce qui lui permettra progressivement de s'intégrer dans la société. Cette *prématurité* est avant tout due à son système nerveux qui, à ce stade, n'est précâblé que pour les réactions archaïques et végétatives. Lors de sa venue au monde, le cerveau du petit humain ne pèsera que les 25% (environ 400 g) de son poids définitif. Puis, ce dernier se développera rapidement au gré de son code génétique et des interactions journalières avec son environnement.

A sa naissance, le bébé est hypertonique, les bras et les jambes étant repliés sur le tronc. Par la position fœtale, il s'enroule sur son propre axe. La moindre stimulation augmente ce tonus et, à l'instar de toute contraction musculaire prolongée, cette hypertonie devient douloureuse. Avant l'âge de trois mois, le bébé n'est pas en mesure de se calmer tout seul et nécessite une aide extérieure pour s'apaiser. Si on le laisse pleurer, il ne peut s'endormir que par épuisement, pour se réveiller ensuite fréquemment par sursauts. Un bébé qui pleure est un enfant qui souffre et il n'est pas susceptible de faire des caprices, car cela demande une intentionnalité impossible à cet âge. «Les parents qui projettent sur leur bébé le psychisme d'un enfant plus âgé, capricieux ou manipulateur, confondent réactions et intentions».³

Comme nous le fait remarquer Suzanne B. Robert Ouvray, «nous oublions trop souvent que la communication ne commence pas avec les mots, mais avec le mouvement et l'émotion». Un des signes majeurs de stress chez le bébé est l'hyperextension dorsale. Il s'arc-boute et se tétanise. Il devient alors rigide comme la pierre. La bonne oxygénation des muscles n'est plus possible et la respiration cellulaire est ainsi remplacée par un processus de fermentation, génératrice de cristaux d'acide lactique. C'est ce même processus qui est à l'origine de nos contractures douloureuses apparaissant suite à d'importants efforts musculaires.

On comprend donc aisément la douleur physique et la détresse émotion-

nelle du bébé que représente pour lui la non-réponse de l'entourage à ses cris. Mais on peut surtout réaliser la catastrophe humaine que représentent les maltraitances physiques surajoutées, subies par les tout-petits.

Ce qui différencie un cerveau humain d'un cerveau animal est le développement des fonctions cognitives par une formidable expansion des lobes frontaux. Cela se produit dans les premières années de la vie puisque le cerveau passe de 400 g à la naissance à 800 g à six mois pour atteindre 95% de son poids définitif (environ 1400 g) à l'âge de dix ans.

Mis à part les fonctions cognitives, les lobes frontaux gèrent également toute une partie des mécanismes émotionnels dans leur zone préfrontale.⁴ Ainsi, en tant que parents, nous sommes les *médiateurs* du développement du lobe frontal de nos enfants. Si les conditions de vie du petit enfant ne sont pas sécurisantes, voire terrifiantes, ses lobes frontaux ne se développeront pas suffisamment pour assurer la fonction d'inhibition du système limbique, qui est le siège des émotions primaires faisant partie de notre équipement de survie. Selon Damasio, «un défaut de fonctionnement microscopique des circuits neuraux suffit pour produire une modification majeure des processus mentaux».⁵

De plus, de son côté, au McLean Hospital de Belmont (Etats-Unis), Martin Teicher a pu observer sur plusieurs centaines d'enfants et d'adultes victimes de mauvais traitements, une réduction de plus de 40% du volume du corps calleux, la partie du cerveau dont la fonction est de réunir les deux hémisphères.⁶ Selon Joseph LeDoux,⁷ un état de stress qui perdure peut être à l'origine d'une destruction des cellules de l'hippocampe, ce qui explique en partie les troubles de la mémoire constatés dans les cas de stress post-traumatique.

LES EFFETS DE LA VIOLENCE

La violence reçue ne calme pas les enfants, elle les *bloque*! Il faudra dorénavant taper plus fort et plus souvent pour obtenir un *résultat*. Hitler se targuait d'arriver à compter sans broncher les 32 coups de bâton que lui administrait son beau-père. Mais avant d'arriver à se faire cette carapace si efficace, l'enfant, totalement démuné devant ces agressions qui

3 Robert Ouvray, 2001 ; p.66.

4 Damasio, 2006 ; p.180.

5 Damasio A. Spinoza avait raison. Paris : Ed. Odile Jacob, 2003 ; p.189.

6 Maurel, 2009 ; p.97.

7 LeDoux, 2003 ; p.269,345-6.



font mal et qu'il ne comprend pas, va passer par d'intenses moments de stress aigu. Nous le savons bien, le stress est invalidant pour notre santé physique et psychique.

L'impact se produit surtout au niveau de l'amygdale cérébrale qui est l'organe chargé d'enregistrer les dangers potentiels et de déclencher les réactions de survie. L'amygdale représente le lieu de stockage des mémoires inconscientes et elle atteint sa maturité avant l'hippocampe⁸ qui est chargé de la gestion des messages conscients. Ainsi, l'enfant traumatisé dans son jeune âge gardera les

effets durables des traumatismes qui n'ont pas laissé de traces conscientes.

On observe parfois des retards de croissance chez les enfants maltraités car l'hormone de croissance est surtout sécrétée la nuit, notamment pendant la phase du sommeil profond. Ainsi, ce processus hormonal risque d'être perturbé si le sommeil est déstructuré. Mais sait-on que non seulement leur taille et leur

poids sont perturbés, mais également la taille de leur cerveau diminuée?⁹ ■

Les conséquences physiques, psychiques et comportementales de la violence éducative ordinaire seront traitées dans la deuxième partie de cet article qui sera publié ultérieurement.

8 Ibid; p.278-9.

9 Rapoport D, Roubergue-Schlumberger A. Blanche-Neige, les sept nains et... autres maltraitances. Paris: Ed. Belin, 2003; p.18-20.

Bibliographie

- Cornet J. Faut-il battre les enfants? Paris: Ed. Hommes et Perspectives, 1997.
- Damasio A. L'erreur de Descartes. Paris: Ed: Odile Jacob, 2006.
- Damasio A. Spinoza avait raison. Paris: Ed. Odile Jacob, 2003.
- Gauthier C. Sommes-nous tous des abusés? Chêne-Bourg: Ed. Georg, 2008.
- LeDoux J. Neurobiologie de la personnalité, Paris: Ed. Odile Jacob, 2003.
- Manciaux M, Gabel M. Enfance en danger. Paris: Ed. Fleurus, 1998.
- Maurel O. Oui, la nature humaine est bonne! Paris: Ed. Robert Laffont, 2009.
- Robert Ouvray SB. Enfant abusé, enfant médusé. Paris: Ed. Desclée de Brouwer, 2001.